

## 1<sup>er</sup> PRIX

Pierre DELOBEL

### *Chronique d'un étourdi chronique*

- M'en parle pas ma brav' Simone, je sais plus quoi faire.

Simone, c'est moi. L'ancienne libraire de la place. Toujours habillée d'un pull azur qui fait ressortir le bleu de mes yeux et le blanc de mes cheveux. Un petit pendentif rond en or, et voilà, quand je me regarde dans le miroir usé de ma salle de bain, j'ai l'impression de voir le ciel ensoleillé, avec un petit nuage en son zénith. Un air impertinent, du caractère dans la voix, de la spontanéité à revendre, je crois que j'ai gardé un peu d'enfance.

Tous les après-midis de la semaine, je retrouve Odette au Café-de-la-Place. Odette, mon amie de toujours. Aussi loin qu'il m'en souvienne, l'école, la guerre, puis mon employée, nous avons tout partagé ... même mon mari à une époque mais je ne lui en veux pas. Il y a prescription et comme j'ai fait de même avec le sien. Bref.

Je n'ai pas vu Odette vieillir. Pour moi, elle sera toujours la jeune femme blonde cachant ses yeux marron derrière d'épaisses lunettes. La patience que je n'ai pas, le sourire qu'il me manque parfois, la gentillesse, la douceur, grâce à elle la librairie a vraiment su conserver sa clientèle. Elle fut surtout ma seule consolation quand mon mari est parti. Aujourd'hui, sa chevelure a sans doute perdu de son éclat, ses yeux sont plus petits que jamais et sa fine silhouette plus hésitante, moi je ne la vois pas. Je l'écoute avec délice, j'apprécie son parfum au patchouli, je lui tiens la main souvent mais je crois que je ne la regarde pas.

En ce moment, notre sujet de conversation préféré c'est Raymond, le mari d'Odette. Il a perdu la tête, je ne vois que cela. Depuis quelques temps, il confond sa brosse à dents avec une cuillère. Il a toujours été étourdi mais cette fois il est passé maître dans l'art de la distraction.

Le matin, au lieu de laisser sa brosse à dents dans la salle de bain, il la garde en main et descend au salon. Ma pauvre Odette le retrouve attablé, la brosse à dents dans son café, le regard vague. Il porte alors à ses lèvres l'arabica qu'il vient de mentholer. La colère ! Entre deux spasmes au-dessus de l'évier, il assaisonne Odette d'une litanie de reproches fleuris. C'est elle qui fait le café.

- M'en parle pas ma brav' Simone, je sais plus quoi faire.
- Mais t'as essayé de lui dire que ce n'est pas ton café, que c'est sa brosse à dents.
- Evidemment, mais il est comme fou. Il n'entend plus rien et il quitte précipitamment la maison pour aller faire son PMU ... et boire un bon café je suppose.
- Et toi, comme une idiote, tu lui ranges sa brosse à dents comme si de rien n'était.
- Ben oui, faut bien débarrasser la table.
- Ben non, faut pas. Faut que ça change cette histoire et pour ça tu lui mets le nez dedans comme les chats qui font leurs besoins en dehors de la litière. Tu comprends.

\*\*\*

Odette m'est vraiment salutaire. Tellement drôle. C'est la femme de ma vie d'une certaine manière. J'ai aussi mes plantes qui me tiennent compagnie. Quelques pots que j'arrose trop

Souvent parce que je n'ai que cela à faire. Les plus belles fleurs sont dans mon jardin en pleine terre. Je les contemple profiter des premiers rayons de soleil de cette belle journée

d'été indien. Les arbres commencent à jaunir, roussir, les fleurs déploient leurs derniers atours, le ciel offre des orangés inédits, l'herbe est gorgée d'humidité, je me sens bien.

Et puis je regarde la fleur qui me rappellera toujours mon mari. Il avait la main verte, André, mais la tête ailleurs. Un jour, il m'a offert cette fleur. Je lui en ai demandé le nom, « ça j'ignore » a-t-il répondu. J'ai donc longtemps cru qu'elle se dénommait « Saginior ». A chaque visite de nos amis, je présentais fièrement cette belle plante fleurie offerte par mon aimé. Combien de fois ai-je été ridiculisée ainsi au coin de ma terrasse, sous l'œil moqueur d'André qui savourait en silence. Et puis un jour, Odette, curieuse et érudite, a fait toute la lumière sur ce secret enterré dans mon jardin. J'ai d'abord été furieuse, je suis toujours d'abord furieuse. Puis cette farce m'a rendue heureuse. Heureuse d'être la victime d'un nouveau tour d'André, qui l'a fait revivre un peu l'espace d'un éclat de rire.

\*\*\*

Je retrouve Odette en terrasse. Pas la grande forme. Mon conseil lui a valu une belle scène. Je vous plante le décor. Intérieur maison bourgeoise, lustre magnifique au-dessus de la table du salon, l'homme rentre de son Quinté matinal. Il a l'air content. Sans doute a-t-il gagné quelques sous sur un pari audacieux. Soudain, son regard se porte sur la table, au milieu de la pièce, et là il constate qu'elle n'a pas été débarrassée. Pour lui, la situation est claire. Son épouse nettoie toujours la table du petit-déjeuner. En quarante-sept ans de mariage elle n'a jamais failli. Un drame est arrivé, c'est sûr. Il se précipite dans la cuisine le cœur battant, le souffle coupé, le regard déjà effrayé à l'idée de ce qu'il va découvrir. Odette est là, derrière ses fourneaux, lui préparant le rôti-purée qu'il aime.

- M'a engueulée tu peux pas savoir ! Merci pour ton idée Simone. Tu me la copieras celle-là.
- Mais enfin t'as pas expliqué.
- Expliqué quoi ? Il m'a cru morte alors une brosse à dents sur la table qu'il s'en fout.
- L'est vraiment sensible ton Raymond.
- Oui, ben en attendant, va falloir trouver une méthode plus douce parce que sinon je vais finir veuve moi. Tu verrais dans quel état. C'est pas bon pour son cœur.

Et voilà les deux vieilles clientes du Café-de-la-Place qui commencent à réfléchir. D'habitude, nous dégustons un thé en papotant de la pluie et des jupes trop courtes de maintenant. Quand la conversation est captivante et le temps agréable, nous reprenons une tasse, voire deux. Cette fois nous enchaînons quatre journées, jusqu'en fin d'après-midi. Les stratagèmes fusent, tous mauvais : remplacer sa brosse à dents par une cuillère, ne pas faire le café, l'imiter pour lui montrer l'absurdité de la situation, lui casser les deux bras ! Et puis l'illumination d'Odette :

- Je vais remplacer son dentifrice par un tube de lait concentré sucré.
- Ah.
- Faut prendre le problème à la racine. Qu'il réagisse avant d'aller dans le salon avec sa brosse à dents. Faut le réveiller dans la salle de bain. Et puis le goût du lait concentré sucré c'est pas trop méchant, je ne risque pas de l'énerver.

\*\*\*

Devant la fenêtre, le jour décline, l'érable s'est déjà adorné d'un chapeau pourpre. Je suis dépassée par la vitesse avec laquelle la nature se change, dépassée par ma lenteur surtout.

Vieillir, ce n'est pas sentir ses articulations faiblir, ce n'est pas avoir peur de la jeunesse, ni perdre la mémoire ni voir sa peau se plisser ; vieillir commence le jour où le monde autour va trop vite. On peut être vieille à 20 ans pour peu que l'on soit assez arrogante pour camper sur ses acquis. Dans sa lettre du 15 novembre 1888, Tchekhov raconte que « quel que soit le sujet de conversation, un vieux soldat parlera toujours de guerre ». Je mesure seulement aujourd'hui la véracité du trait. Vieux soldats, nous le sommes tous, d'une guerre ou d'une autre, de l'âge où nous avons l'énergie de nous battre, du temps où nous

avons vaincu nos peurs pour devenir nous-mêmes. Se réfugier dans la nostalgie de l'époque où la force habitait, c'est choisir d'être vieux.

Attention, je ne me plains pas de cet état. Je le constate c'est tout. Je suis vieille, voilà. Vieille et comblée, vieille et bienveillante, vieille et contemplative, vieille et, je l'espère suffisamment sage. J'ai été surprise par la vitesse avec laquelle le temps s'est accumulé sur mes épaules. Certains seront vieux plus tard, moi je suis devenue âgée assez jeune. Tant mieux, je resterai vieille plus longtemps et je pourrai relire, revivre ce qui m'a ému. J'ai le temps, blottie dans mon fauteuil, d'user mes doigts sur les pages que j'ai tant aimées et de suivre les saisons sur le visage de mon jardin.

\*\*\*

Lundi, lorsque j'arrive sur la place, Odette est déjà assise, les mains jointes sur son sac, cachant sa boutonnière de gilet. Un sourire comme je lui en connais peu. Un gloussement même. Et quand elle me raconte la réaction de son mari, moi aussi je me prends à rire.

Le Raymond, ce dimanche là, se brosse les dents comme d'habitude. Un haut-parleur crissant déblatère son flot d'infos. La France avance, l'Europe se développe, le monde gronde, tout va bien. Le dentifrice a un goût différent, sucré. Raymond ne porte jamais ses lunettes dans la salle de bain, impossible de déchiffrer ce qui est écrit sur le tube. Odette a sans doute acheté un dentifrice pour enfant, pense-t-il. La petite chérie s'est trompée. Elle n'est plus toute jeune et parfois ... Il décide de ne pas l'ennuyer avec ça. Et puis un dentifrice ou un autre, les dents sont propres. En revanche, cette fois, le café est délicieux. Comme quoi, son Odette est toujours dynamique et elle a su régler ce problème de cafetière. C'est un homme heureux qui se rend au PMU comme tous les matins mais cette fois avec l'impression d'une journée de chance.

- Tu vas lui dire la vérité Odette ?
- Oh non ! Je suis trop contente de ne plus me faire houspiller. Et puis tu sais, il avait l'air tellement content de mon brave Raymond.
- Et la santé de ses dents ?
- Ben quoi ? A son âge de toute façon, il est bon pour le dentier. Faut bien que ça arrive.
- Et là, plus de brosse à dents et plus de problème.

\*\*\*

L'hiver revient, mes rhumatismes aussi. J'ai remonté le chauffage. Depuis peu, j'ai souvent l'impression d'avoir froid. Il neige sur le lilas blanc qui semble refléurir sous le mirage des flocons ouateux. Le manteau blanc ne tient pas et l'herbe brille et mille lucioles vibrant au gré du vent. Le potager à l'abandon laisse naître des vestiges de plantations qui font la joie des lapins. Je vois quelques panaches blancs sautiller, et pendant que le soleil glisse doucement, leurs ombres touffues s'allongent. Les mois passent sans que l'épisode « Raymond » n'avance.

Avec Odette, nous nous retrouvons claquemurées dans le café, à déguster des chocolats chauds dans d'étiques tasses et à regarder par la baie vitrée les jeunes filles aux pantalons indécents. Parfois la neige, le verglas, m'empêchent de sortir, qu'importe, le téléphone nous sauve de l'isolement. Je fais installer des volets électriques. Quand le jardin à l'abandon me déprime, j'appuis sur un bouton, il disparaît. Il me reste la télé pour seule fenêtre sur le monde, et puis Odette. Un jour de début de printemps, je la retrouve, je revis et elle me raconte tout.

- Le lait concentré sucré n'a pas mis longtemps à foutre en l'air les dents de mon Raymond. Ni une ni deux, le docteur lui a mis un râtelier. Il a retrouvé son sourire de jeune, comme en quarante.
- Ben voilà, plus de brosse à dents dans le café !

- Non, mais c'est pas mieux, il jette son Steradent dans la tasse le bougre. Il vient de nous inventer le café effervescent. Et j'aime autant te dire que c'est pas bon, mais alors pas du tout.
- Et c'est encore toi qui prends ?
- M'en parle pas ma brav' Simone, je sais plus quoi faire.

## Isabelle FOSTIER

### *Collectivité*

A la maison, ce n'est pas le moment de se faire remarquer ! Tout le monde, tout l'immeuble est sans dessus dessous. L'alerte a été donnée vendredi soir : deux voisins de palier ont été enlevés en même temps et nous sommes sans nouvelle. C'est mauvais signe, signe que ça recommence.

Ici, la durée de vie moyenne d'un résident est de deux ans. Après, quoi qu'il arrive, un nettoyage radical est organisé, souvent au moment du printemps, ce qui vaut à cette triste période d'avoir été baptisée par les rares rescapés « Vent printanier ».

Parmi les survivants, se trouve mon parrain Alban Effer. C'est lui qui m'a appris le nom de cet événement. Il connaît tous les petits ragots de l'immeuble mais aussi sa grande Histoire, liée à celle de la famille Commency. Mon oncle, un éminent spécialiste du mal de crâne, est arrivé en même temps qu'elle. C'est l'épouse Commency qui les a installés, sa petite tribu et lui, dans l'armoire à pharmacie, juste à côté des Gavis. Mon oncle, d'habitude très tolérant, ne les supporte plus. A moi, il m'a avoué qu'il les considérait comme stupides, mais dans un langage moins châtié ! Sur l'autre palier, vivent les Antadys. Ceux-là sont très calmes, on ne les entend jamais, à l'exception de leurs deux chiens : Tex et Ryl.

Nous, nous sommes arrivés en dernier, en même temps qu'un vieux célibataire Monsieur Sérol qui passe ses journées à faire des UV. Il en a la peau orange, tellement il doit en abuser ! et son neveu. A la maison, nous avons surnommé ce dernier « fluo » parce qu'il porte toujours la même tenue aux couleurs très vives.

« Nous » c'est la famille Prane. On est spécialisé dans le traitement, version liquide, de la douleur et de la fièvre des petits, le moins de 12 ans alors que mon parrain, le frère de mon père, s'est tourné vers les problèmes des adultes. « A chacun son métier » entend-on régulièrement pour conclure une discussion qui s'anime autour des questions d'économie de marché, de placebo ou de déremboursement des médicaments.

D'autant que nous n'avons pas demandé à venir vivre dans le même immeuble que celui de mon oncle. C'est vrai que j'aime bien moi ; comme ça je vois mon parrain tous les jours.

En réalité, c'est le hasard, nommé joliment Gabriel – le petit bout de chou de la famille des Commency – qui nous a réunis. C'est grâce ou à cause de lui que nous sommes tombés là. Il est vrai que mon parrain n'a sauté de joie lorsqu'il a appris notre emménagement. Je me souviens l'avoir entendu dire à mon père : « Méfie-toi, Doli, ne te réjouis pas trop vite. Si tu es là, c'est qu'on va avoir besoin de toi et de ta petite famille. Les camps de travail s'ouvrent même aux enfants à présent. Ils n'hésitent plus, ne reculent devant rien. D'autant que, je préfère te prévenir, les Commency sont de très gros consommateurs de médicaments ...

Tu te souviens de la dernière grosse raflé à laquelle j'ai échappé in extremis ... ? Il se peut, au vu de la tension qui règne en ce moment, que cela se reproduise sans tarder ... Alors, méfiance. »

Mon père n'avait rien répondu à son frère car il m'avait surpris en train de les épier. Il faut dire que la maison n'est pas bien grande et l'intimité des plus réduites. Face à mon regard rempli d'étonnement, il m'avait juste conseillé de ne pas m'inquiéter et avait tenté de me rassurer en me certifiant que tout allait bien se passer. Alban, lui-même, en était la preuve

vivante. Il était un survivant à deux années entières d'automédication et de vagues dépressives ! Pourquoi ne résisterions-nous pas également ?

Quelque temps après cet incident familial, j'eus l'occasion de rendre, seul, une petite visite à mon oncle. Fidèle à son habitude, il avait enfilé son beau costume bleu et sa petite chemise blanche. J'ai toujours apprécié cette élégance classique au charme quelque peu désuet, qu'il s'imposait par considération pour ses voisins qui le percevaient comme le pilier de notre immeuble. Sa seule présence suffisant à reconforter l'entourage et évitait bien des migraines.

J'étais très fier d'appartenir à sa famille. Cependant, un gros défaut lui empoisonnait la vie : l'aquaphobie. Toute présence de liquide à proximité le rendait terriblement nerveux. Même nous, ses proches, devons lui parler avec précaution. La moindre fissure dans la seringue pouvait lui être fatale. Mon oncle lui-même supportait d'autant moins cette angoisse qu'elle lui interdisait toute tentative amoureuse avec la petite blonde aux formes généreuses qui logeait au deuxième. Elle s'appelait Fluoéricéine et aurait répondu volontiers aux œillades de mon oncle. Mais en parfait gentleman, il refusait toute relation autre que platonique avec cette demoiselle. Tous deux conscients de leur incompatibilité de corps, ils gardaient tacitement leur distance. J'ignorais l'origine de cette terrible angoisse ; mon père n'avait jamais voulu en expliquer la cause et renvoyait le tout à un passé lointain, une épreuve terrible et traumatisante à laquelle mon parrain avait échappé de justesse. Il fallait le laisser en paix, respecter son silence. Lui seul pouvait éprouver le besoin d'en parler un jour.

Les propos paternels m'avaient longtemps suffi mais aujourd'hui, puisque je me retrouvais en tête à tête avec mon oncle, l'occasion me paraissait trop belle.

Il ne parut pas vraiment surpris de ma curiosité : « Bien, dans ce cas, installons-nous, nous allons en avoir pour un petit moment », me répondit-il.

« J'ai vécu un bien triste épisode. Encore aujourd'hui je remercie le ciel de m'avoir permis – on ne sait comment – de me sortir indemne de ce désastre. Malgré cette incontestable chance, je ne serai jamais totalement hors de danger. Sous prétexte de soigner une espèce vivante, certains êtres n'hésitent pas à en exploiter d'autres, voire à en fabriquer à la chaîne pour leur seul bien-être.

Je me souviens très bien. Nous étions une dizaine de copains, nous logions les uns à côté des autres. La vie se déroulait paisiblement. Nous nous entendions à merveille. Les expulsions étaient peu nombreuses. Nos voisins les plus proches étaient les Bactrim. Des gens formidables !

Et puis un jour, tout a basculé.

Des signaux, que j'interprète à présent comme annonciateurs de l'événement, s'étaient produits durant toute la journée : des cris, des portes qui claquent, un démarrage en trombe, et des pleurs, de pleurs à n'en plus finir ! Les premiers touchés furent les Nex. Toujours propres sur eux, ils se sont faits jeter les uns après les autres. Aucun n'a survécu à la loi de la poubelle.

Puis vint notre tour.

Tout se déroula très vite : la fin de l'après-midi approchait quand une main nerveuse s'empara de Bactrim, du couple de vieux Stilnox qui somnolait à longueur de journée et n'ennuyait jamais personne et de nous. Elle nous projeta sans ménagement dans une espèce de liquide noirâtre qui empestait la tourbe. Une horreur ! Par je ne sais quel miracle, je parvins à m'accrocher aux parois de la maison et réussis à me glisser de travers. Cette position très inconfortable m'empêcha ainsi de plonger dans les abîmes infernaux auxquelles mes camarades engagés avant moi, furent condamnés. Je remerciai le ciel de m'avoir fait habiter le rez-de-chaussée. C'est un inconvénient terrible en période de tranquillité. A l'époque personne ne souhaitait s'y installer parce qu'on vivait sous les voisins. Les conditions d'hébergement étaient telles qu'on avait l'impression de vivre empilés les uns sur les autres !

Mais j'étais jeune et je m'en moquais, j'étais arrivé le premier et avais été ravi de trouver un toit. A présent, je dois avouer que c'est cette place qui a contribué à sauver ma vie. Si je suis encore là aujourd'hui, c'est grâce à elle !

Personne ne remarqua ma présence au fond de l'immeuble et on m'abandonna violemment sur un coin d'étagère d'où je pouvais observer tout à loisir le massacre qui se déroulait sous mes yeux.

De tous mes camarades précédemment cités, aucun ne survécut. Leur plongée dans le liquide brunâtre les fit mourir atrocement : mes parents et cousins se débattirent tant qu'ils le purent, entraînant dans leur mousse active la désagrégation plus lente des autres. Mon maigre réconfort demeure l'idée qu'ils sont morts rapidement. J'ose espérer ainsi qu'ils ont peu souffert ; mais les traînées blanchâtres que la mise à mort collective a laissées sur les bords du verre me laissent peu d'illusion. Ce fut un véritable massacre. Quelques-uns des Bactrim, qui étaient tombés à côté du verre, durent pendant un instant penser en réchapper. Ils se trompaient. Ils connurent le même sort que le couple de vieux Stilnox : Sabine Commency les ramassa et les avala d'un coup sec avant de s'effondrer sur le sol, inanimée. »

Mon oncle interrompit là son récit. Il aurait pleuré si cette mécanique ne lui était pas interdite de nature. Je respectai son silence un instant puis demandai :

« Et ensuite ? Que s'est-il passé ? Comment t'en es-tu sorti ?

- Je suis resté hagard un long moment. Je ne pouvais plus bouger. J'étais en proie à un abatement profond. Dans mes oreilles retentissait toujours le crépitement mortel de mes compagnons. Les secours arrivèrent enfin. Ils emmenèrent rapidement Sabine, après avoir relevé le nom des défunts. J'ai attendu.

- J'ai patienté jusqu'à ce que Patrick revienne et découvre l'étendue du désastre.

- Remis quelque peu de ses émotions, il entreprit de remettre méticuleusement en ordre la salle de bain. Il termina son rangement par moi, laissé sur l'étagère. Plutôt que de me jeter à la poubelle, il me regarda droit dans les yeux, comprit sans doute mon immense chagrin, replaça le toit de mon immeuble dans lequel je me sentais désespérément seul et me réinstalla dans l'armoire à pharmacie. Je n'en sortis plus depuis.

« Voilà, c'est ainsi que s'achève mon douloureux récit. Je suis soulagé et content de t'en avoir parlé. Tu es la jeune génération, tu dois travailler au devoir de mémoire ».

En guise de réponse, j'adressai un franc sourire à mon oncle. J'étais prêt à tout pour le rassurer. Je promis de combattre dignement la maladie, dussé-je mourir. Je remplirai mon devoir pour éviter à Sabine Commency de commettre une autre imprudence et de provoquer la mort de nombreux innocents. Heureusement pour nous, elle est actuellement fort occupée à surveiller son petit Gabriel qui marche depuis peu de temps. Il court et fouille ; renverse et casse tout ce qu'il trouve. C'est une véritable terreur.

D'ailleurs, j'entends des pas précipités venir dans notre direction et la voix de Sabine :

« Gabriel, où es-tu ? Reviens voir maman ! Gabriel ! Gabriel ? »

Mais il est déjà trop tard. La porte de la pharmacie vient de s'ouvrir : mon parrain et moi voyons se dresser face à nous une touffe de cheveux noirâtres puis deux grands yeux noisette pétillants de malice. L'armoire tremble, l'étagère vacille sous le poids de deux menottes dodues qui tente d'éviter la chute à l'arrière. Un grand bruit sourd, aussitôt suivi de cris et de pleurs. L'armoire est sens dessus dessous.

Quelque peu abasourdi mais entier, je cherche en vain mon oncle. Sa résidence est complètement retournée, vide. Un frémissement m'attire. Le temps d'une effervescence, une fugace mais splendide histoire d'amour vient de naître entre la belle Floricéine et lui.

## 3<sup>ème</sup> PRIX

Guy RAU

### *Effervescence autour... du secret de la première confession*

Les religieuses de l'école paroissiale avaient été appelées en renfort par Monsieur le Curé, débordé en cette fin de printemps 1952, tant les enfants étaient nombreux à faire leur première communion.

Dans l'ordre de mission, figurait la préparation à la confession de l'enfance innocente, à l'issue de laquelle, pour la première fois, le pécheur en culotte courte serait confié à l'intimité et au secret du confessionnal.

Le petit Pierre attend son tour, bien sage au côté de sa mère plus à l'aise à l'usine qu'à l'église. Ecrasé par l'architecture d'un sombre bâtiment qui ne lui est pas familier, il découvre, au fur et à mesure que ses yeux s'habituent à l'obscurité, un monde inconnu surgissant des brumes bleues et des senteurs exotiques diffusées par l'encens du dernier office.

Il est inquiet, le petit Pierre car les sœurs avaient bien insisté sur l'importance qu'il y avait d'avoir une âme toute blanche avant de recevoir le petit Jésus dans son cœur. Il fallait, au risque d'un péché plus grave, dire en confession toutes les vilaines choses que l'on avait regardées ou, pire encore, que l'on avait touchées ...

Il a beau réfléchir, le petit Pierre, il ne se souvient pas avoir ni regardé ni touché de vilaines choses. Les sœurs avaient pourtant bien dit que s'il oubliait le moindre péché caché dans les replis de son cœur coupable, l'âme resterait noire et qu'il serait en état de péché mortel. « Ma Mère » avait pour illustrer le propos sorti de son cartable une feuille blanche et y avait dessiné l'âme d'un trait de crayon bien maîtrisé. Avec un pinceau et de la gouache elle avait rempli rageusement l'espace censé représenter l'âme, qu'elle exhiba dégoulinant de noir au petit auditoire atterré. En guise de commentaire à l'illustration, « Ma Mère » annonça d'un ton tragique que si l'âme venait à mourir à ce moment là, elle n'aurait pas accès au Ciel et souffrirait pour toujours en enfer.

L'enfer, les sœurs en avaient montré des images terrifiantes. Sœur Pauline, la Mère Supérieure, possédait sur le sujet une collection d'images à couper le souffle. A leur vue les petites mains s'accrochaient à la longue robe blanche de Sœur Geneviève, qui de quelques baisers et de douces caresses tentait d'apaiser les frayeurs causées par les propos apocalyptiques de la Supérieure.

Le souvenir de cette évocation des affres de l'enfer ne suscite pourtant aucun sursaut de culpabilité chez le petit Pierre. Toujours pas le moindre souvenir d'avoir regardé ou touché ce que les sœurs elles-mêmes ne nomment pas.

« Ce n'est pas possible », pense le petit Pierre, dans la logique déjà bien saine de sa petite tête : « Les sœurs avaient affirmé qu'il y avait toujours quelque chose à confesser ».

D'ailleurs, n'entend-il pas les chuchotements d'Albert le fils de l'organiste agenouillé depuis plus de dix minutes dans le confessionnal ? Il a dû en regarder et en toucher beaucoup, lui, de vilaines choses...

La peur du péché mortel lentement envahit l'âme du petit Pierre qui se concentrant à nouveau, se met à la recherche des vilaines choses qu'il aurait pu commettre.

Son regard errant tombe sur le plateau « la fuite en Egypte » suspendu au dessus du confessionnal. L'âne figurant sur la peinture ressemble étrangement à celui de son grand-père.

Cette furtive vision évoquant chez lui le péché enfoui, conforme au non-dit des sœurs, il décide d'en faire le thème de sa première confession.

Libérant sa menotte de la main rassurante de sa mère, il se précipite vaillamment vers le confessionnal, alors qu'Albert en ressort tout contrit, la tête renfrognée, conformément aux bonnes manières que se doit d'afficher un véritable pécheur repent.

A peine Albert a-t-il commencé à réciter tout le chapelet imposé par le confesseur que le petit Pierre sort triomphant du confessionnal, pour expédier avec l'aide de la maman, seulement un Pater et un Ave, la courte pénitence à la hauteur du péché commis.

La maman est fière de son fils, libéré bien plus vite que le fils de l'organiste, signe indéniable que le petit Pierre est plus vertueux que lui.

Convaincue du caractère anodin des péchés avoués quelques minutes auparavant par son fils, la maman de Pierre tente timidement une question :

« Qu'as-tu dit à Monsieur le Curé ? » demande-t-elle d'un ton bienveillant.

En guise de réponse, le gamin baisse les yeux et presse le pas ... La maman n'insiste guère et affiche un sourire complice qui rassure l'enfant. C'est que les sœurs avaient bien dit que c'était un secret que Monsieur le Curé ne répéterait à personne. Mais quand même, ce secret ne pourrait-il pas le dire à sa maman ? Pierre réfléchit à ce difficile cas de conscience lorsqu'ils arrivent, lui et sa maman, à la maison. En réalité, c'est la maison de sa grand-mère, qui accueille provisoirement sa fille et son gendre. Le jeune couple et l'enfant y résident pour peu de temps mais selon les règles changeantes et arbitraires imposées par celle que le papa irrévérencieusement « la vieille carcasse ».

La grand-mère les attend debout sur le seuil de la porte, bien droite malgré son âge et ses jambes arquées, impatiente et curieuse de tout savoir, selon son habitude.

La question est directe et sans préambule :

« Qu'as-tu dit à Monsieur le Curé ? » lui demande-t-elle sur un ton qui n'autorise aucune esquivé.

L'enfant ne sachant que répondre lève les yeux vers sa mère qui comprenant le trouble de son fils prend le relais.

« Il ne peut rien dire parce que c'est le secret de la confession », dit-elle.

« Il n'a pas de secret à avoir pour sa grand-mère » rétorque l'aïeule qui déjà hausse le ton et tape du pied.

Pierre connaît les colères de sa grand-mère, aussi soudaines qu'inattendues, d'autant plus virulentes que la cause est anodine. Elles font taire tout le monde, même le papa qui dans ces cas extrêmes adopte une position de repli, connaissant par cœur l'ultime réplique de sa belle-mère quand elle est à court d'argument :

« Je suis ici chez moi ».

« Alors ? », insiste la grand-mère.

Sachant toute résistance inutile, le petit Pierre croit se tirer d'affaire avec une généralité qui, faute de détails, ne trahirait pas le secret entre Monsieur le Curé et lui :

« J'ai dit à Monsieur le Curé que j'avais regardé et touché des vilaines choses ».

La grand-mère reçoit comme un coup de poing l'aveu de son petit-fils.

Suffoquée et délirante, elle crie sa rage et scande son indignation en répétant de sa voix éraillée :

« Il a dit au curé qu'il avait regardé et touché de vilaines choses ... »

Regardant sa fille dont elle désapprouve le laxisme de l'éducation, elle l'accable de reproches :

« Que va penser le Curé ? », « On n'est pas des piliers d'église, mais on est propre », « Tout le faubourg va bientôt le savoir... » « Et puis, c'est quoi ces vilaines choses qu'il a regardées, hein ? ».

Nelly et Amandine, les tantes du petit Pierre en visite justement ce jour là viennent au secours de leur mère. L'inquisition en jupon se met en place. Elle ne s'embarrasse pas d'avocat et écarte la maman du débat. Trois paires d'yeux vont tenter de sonder les trames obscures de l'âme du petit homme accusé bien malgré lui des pires horreurs.

La grand-mère prend la parole la première et commence par une torture douce : sa bouche édentée au sourire grimaçant susurre la promesse d'un bonbon et d'un chocolat, si l'aveu est immédiat. Pas d'effet sur cette âme bien née qui résiste à la perfidie de cette tentation. La grand-mère ne se laisse pas désarçonner et poursuit avec le classique chantage de la suppression de dessert.

« Pendant un mois » précise-t-elle.

Pas d'aveu.

« Deux mois », renchérit Nelly.

Pas d'aveu. Amandine prend le relais et parle maintenant de suppression de dîner. Pas d'effet. Agacée par cet échec elle pousse l'intimidation jusqu'à l'isolement à la cave, au pain sec et à l'eau, avec les souris et les rats. Rien ne fait. Devant la détermination du petit, la grand-mère et les deux tantes laissent échapper leur fureur et envisagent toutes trois dans une cacophonie indescriptible les moyens ultimes : la fessée, le bâton, la piqûre, le martinet, le fouet, le pensionnat...

La maman commence à trouver l'escalade dangereuse et propose à la furie de l'accusation une ultime tentative de conciliation. Elle croit pouvoir obtenir par la douceur les explications de son fils. Les trois magistrats se consultent du regard et acquiescent. Afin de lui éviter la honte de l'aveu public la maman invite son petit à lui confier le secret à voix basse, au creux de son oreille, avec la promesse qu'elle s'opposerait à tous les châtiments qui avaient été envisagés.

Le petit Pierre trouve acceptable cet arrangement qui lui évite le pire et il compte sur la compréhension de sa mère pour atténuer auprès de sa grand-mère et de ses tantes le cataclysme que risquent de déclencher ses révélations sordides.

Rassemblant tout son courage, il approche ses lèvres de l'oreille de sa mère et avoue :

« C'est grand-père qui m'a dit de le faire... »

La mère dans un réflexe de surprise mêlé d'angoisse éloigne son visage pâlisant de celui de son fils et lui demande, affolée et en craignant le pire :

« Grand-père t'a dit de faire quoi ? »

L'interrogation de la mère émise trop bruyamment est interceptée par trois paires d'oreilles aux aguets. La révélation d'une possible complicité du grand-père donne au procès une dimension nouvelle et inattendue...

La situation se tend. Le petit fait à sa mère un signe afin qu'elle approche à nouveau son oreille. Il poursuit de sa voix la plus basse afin qu'elle échappe à la curiosité extérieure :

« Grand-père m'a fait regarder et compter dans la cour tous les crottins de l'âne et il m'a demandé de les ramasser avec une pelle et de les jeter dans le fumier près de l'abreuvoir ».

Et le gamin de poursuivre en sanglotant :

« Maman, je n'ai jamais rien regardé ni touché de si vilain... »